

Prendre la voix depuis l'informatique : consensus écologique, chrématistique du savoir et dissensus sur la décroissance

François Rioult
Normandie Univ, UNICAEN, ENSICAEN, CNRS, GREYC
francois.rioult@unicaen.fr

Mots-clés. décroissance ; chrématistique du savoir ; informatique ; Hirschman.

Il existe aujourd'hui un consensus rationnel robuste sur la réalité et la gravité de la crise écologique. Ce consensus peut être contesté à la marge par des positions sceptiques, mais il est suffisamment solide pour obliger quiconque travaille dans les sciences et les techniques à interroger sa propre pratique.

Comme enseignant-chercheur en informatique, je continue à voir dans la science et dans l'informatique des objets d'élégance, de rigueur et d'intelligibilité. Mais cette adhésion se heurte de plus en plus à la perception d'un monde technique lancé dans une fuite en avant matérielle, computationnelle et infrastructurelle, dont les conséquences écologiques ne peuvent plus être considérées comme secondaires.

Pour nommer cette contradiction, je mobilise la notion de *chrématistique du savoir* [1], proposée par Hervé Philippe à partir d'Aristote : non plus seulement l'accumulation illimitée des richesses, mais l'accumulation sans borne des connaissances, des moyens et des performances, comme si l'accroissement suffisait à justifier l'activité scientifique elle-même. Chez Aristote, la chrématistique désigne précisément une activité d'acquisition qui tend à se désarrimer des fins humaines qu'elle devrait servir, lorsque les moyens deviennent leur propre fin [2].

Cette notion permet de déplacer la critique. Le problème n'est pas seulement que la science serait dévoyée de l'extérieur par des usages industriels ou capitalistes. Il est aussi qu'une logique d'accumulation puisse traverser l'activité scientifique elle-même : plus de calcul, plus d'équipements, plus de publications, plus de promesses technologiques. Le consensus écologique oblige alors à se demander non seulement ce que nos savoirs permettent, mais ce qu'ils prolongent, intensifient ou verrouillent.

Mon expérience de spécialiste de l'apprentissage automatique et de la fouille de données rend cette question particulièrement concrète. Je sais ce que permettent l'analyse des comportements, la captation du feedback humain et la valorisation de traces d'usage. Pourtant, j'ai été sidéré par l'ampleur de certains dispositifs réellement mis en place à grande échelle. Les documentations techniques de Chrome montrent, par exemple, comment l'activité de navigation peut être utilisée pour inférer des centres d'intérêt et les rendre exploitables par des acteurs publicitaires via les mécanismes du Privacy Sandbox [3]. Le problème n'est donc pas seulement que nos recherches

puissent avoir de mauvais usages ; c'est qu'elles tendent, dans le monde réel, à être intégrées à des dispositifs dont les usages sont d'emblée structurés par des impératifs de profit. Cette critique rejoint plus largement les analyses du capitalisme de surveillance, qui décrivent la captation des comportements humains comme ressource prédictive et marchande [4]. Dès lors, l'interrogation écologique sur nos pratiques ne peut pas se limiter au constat de leurs impacts ; elle conduit à demander dans quelles finalités économiques et politiques nos recherches viennent s'inscrire.

Cette interrogation ne débouche cependant sur aucun consensus quant aux conséquences à en tirer. À partir d'un même diagnostic, peu de personnes militent pour la décroissance, alors même que le champ académique de la décroissance et du post-croissance est désormais suffisamment structuré pour constituer un objet de recherche sérieux. Des revues récentes en montrent l'ampleur, la diversité théorique et l'extension disciplinaire [5]. Pourtant, dans de nombreux mondes professionnels, et bien sûr dans ceux dont la croissance constitue la justification même, cette hypothèse demeure impensable ou irrecevable. Ce n'est pas l'absence de constat qui pose problème, mais le choc entre un diagnostic rationnel partagé et une idéologie productiviste qui continue d'organiser les réponses jugées légitimes.

À cette échelle, le malaise tient aussi au fait que nombre de collègues, tout en se situant politiquement à gauche et en reconnaissant la crise écologique, continuent à vivre, enseigner et produire à peu près comme avant. Le diagnostic est admis, mais ses implications pratiques demeurent faibles, partielles ou refoulées. Il existe ainsi un écart persistant entre conscience déclarée, critique politique et remise en cause effective des modes de vie, des infrastructures et des activités. Dans ce cadre, l'inertie ne conduit pas au ralentissement mais à l'accélération : ce que la crise devrait logiquement obliger à remettre en cause est souvent reformulé dans le langage familier de l'optimisation, de l'innovation, de l'efficacité et de l'expansion technique.

Je propose de relire cette situation à partir du triptyque d'Hirschman : *exit, voice, loyalty*. Dans cette perspective, il ne s'agit pas seulement de décrire des comportements possibles face à une dégradation, mais de penser le positionnement d'une voix discordante au sein d'une institution à laquelle on demeure lié [6]. Lorsque l'*exit* est coûteux, matériellement, institutionnellement et affectivement, et que la *loyalty* subsiste malgré la désillusion, la *voice* désigne la possibilité de parler depuis l'intérieur sans se confondre avec l'ordre institutionnel. Elle ne vise pas nécessairement le compromis ni le consensus ; elle peut consister plus modestement, mais plus conflictuellement, à nommer le dissensus que l'institution tend à neutraliser.

L'objet de cette intervention est donc de partir d'une expérience située pour éclairer un dissensus plus général : la crise écologique fait largement consensus comme constat, mais non comme principe de réorientation des pratiques. La décroissance, que je tiens pour nécessaire, reste minoritaire non parce que le diagnostic manquerait, mais parce qu'elle entre en collision avec des activités, des métiers et des imaginaires structurés par la croissance. La notion de chrématisation du savoir permet de donner une forme conceptuelle à ce malaise ; le schème *exit/voice/loyalty* permet d'en penser la dimension existentielle, politique et institutionnelle. L'enjeu n'est pas d'ajouter un outil de plus à la transition, mais de comprendre pourquoi un constat commun n'engendre pas les mêmes conclusions, et pourquoi l'accélération demeure si souvent la réponse spontanée à ses propres dégâts.

Bibliography

- [1] H. Philippe, “Une décroissance de la recherche scientifique pour rendre la science durable ?” in *Actes du colloque ``Pour la suite du monde : développement durable ou décroissance soutenable ?*”, HEC Montréal, 2009.
- [2] F. D. Miller, “Aristotle's Political Theory.” [Online]. Available: <https://plato.stanford.edu/entries/aristotle-politics/>
- [3] Google Chrome Developers, “Topics API.” [Online]. Available: <https://developer.chrome.com/docs/privacy-sandbox/topics/latest/>
- [4] S. Zuboff, *The Age of Surveillance Capitalism: The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power*. London: Profile Books, 2019.
- [5] M. Fitzpatrick and others, “Degrowth and Post-growth: A Systematic Review of Research Trends, Concepts, and Policy Debates,” *Journal of Cleaner Production*, 2025.
- [6] A. O. Hirschman, *Exit, Voice, and Loyalty: Responses to Decline in Firms, Organizations, and States*. Cambridge, MA: Harvard University Press, 1970.